PAGE DE SAINT NICOLAS

LES CHAMPS

Après vos soeurs et votre mère,
Enfants au coeur tendre et soumis,
Que la nature vous soit chère,
Les champs sont nos meilleurs amis.

C'est la voix du monde champêtre,
L'éclat des prés verts, le lac bleu,
Qui vous feront le mieux connaître
Et chérir la bonté de Dieu.

Aimez donc les bois, la fontaine,
L'étang bordé de longs roseaux,
Les petites fleurs, le grand chêne
Tout peuplé de joyeux oiseaux.

V. De LAPRADE.

JEANNOT LE BRAVE

C'est jeudi; pas d'école et du soleil plein la campagne... Annette et Jeannot, les deux enfants de la ferme blanche, sont partis pour mener les moutons aux champs. Ils ont emmené Yvonne, leur petite soeur, gros poupon de cinq mois, qui pèse lourd aux bras de Jeannot.

C'est pourtant un garçon déjà robuste que Jeannot: dix ans passés et vaillant comme un vrai homme, à en croire du moins les prouesses qu'il conte à Annette, tout le long du chemin...

—Hier, dit-il, en revenant du bourg, j'ai tué deux vipères à coups de sabot... et l'autre soir, passant près du bois des Carmes et voyant briller les yeux rouges d'un loup, j'ai marché droit sur lui, en agitant une gaule: il n'en menait pas large, le loup!

—Oh! mon Dieu! frissonne Annette. Et, toute tremblante, elle se serre contre son frère, tueur de reptiles et dompteur de fauves...

—Oui, continue Jeannot, je n'ai peur de rien... les bêtes, les voleurs, la guerre, le canon, les revenants...

—Tais-toi! tais-toi! gémit Annette ; tu me fais peur!

—Poltronne, va! riposte superbement le jeune fanfaron en remettant, d'un coup de badine, les moutons folâtres dans le droit chemin, dont ils s'étaient écartés.

Arrivé à la barrière du champ, il entre le premier dans l'enclos et se met à galoper au milieu des hautes herbes, faisant sauter dans ses bras Yvonne, qui rit de tout son coeur.

Annette, en bonne bergère pour qui le devoir passe avant le plaisir, compte au passage chaque tête de bétail... Là, c'est fini, les moutons sont tous passés, la fillette entre à son tour et repousse la barrière... Jeannot a disparu, ses gambades l'ont emmené très loin; sans doute au bout de l'immense clos où se dressent quelques arbres.

—Jeannot! Jeannot! appelle la fillette...

Un cri déchirant lui répond, et elle voit accourir son frère, pâle de terreur...

La petite Yvonne n'est plus dans ses bras... Le coeur d'Annette se serre. Sa petite soeur, où est-elle ?

Elle se précipite au-devant de Jeannot.

—Yvonne, gémit-elle.

—Là-bas... sur l'herbe... balbutia Jeannot. Un taureau furieux... Sauvons-nous... Il court après moi...

Annette est devenue aussi pâle que Jeannot, mais elle n'hésite pas et s'élance du côté que son frère a désigné. Sa respiration se précipite, son coeur bondit dans sa poitrine. Elle aperçoit le taureau... De loin, il lui semble terrible; pourtant elle avance toujours; Annette la "poltronne" bondit, tandis que s'enfuit Jeannot, le "brave".

Là, dans l'herbe, gît un petit paquet brun; c'est Yvonne...

Seigneur! Et le monstre qui approche toujours! Avant la fillette il l'aura atteinte.

Un dernier effort de ses jambes qui flageolent... et l'enfant arrive auprès du bébé, juste en même temps que le taureau... les cornes s'abaissent, le mufle noir effleure les langes, mais une petite main tremblante écarte la grosse tête qui cède, d'ailleurs, avec une entière bonne volonté. Le taureau est d'humeur pacifique et il laisse la bergerette emporter son précieux fardeau.

Où donc Jeannot a-t-il vu un taureau furieux? C'est celui de maître Bernard, et chacun sait qu'il n'est pas méchant; c'est même pour cela qu'on le laisse en liberté; mais, pas plus que Jeannot, Annette ne l'a reconnu d'abord, et elle s'est jetée au secours de sa petite soeur sans calculer les suites de sa témérité.

Et quand Annette arrive à l'autre bout du champ, portant dans ses bras sa soeur, saine et sauve, elle trouve Jeannot réfugié derrière la barrière, et tremblant encore de tous ses membres.

—Une autre fois, lui dit-elle, tu feras mieux de laisser les loups et les vipères en paix, et de garder ton courage pour défendre notre petite soeur.

LA SOURICIÈRE (Fragment d'après le tableau de l'ENFANT DE METZ.)

L'AVIDE JARDINIER ET LE PAUVRE ANE

Il y avait une fois un jardinier qui chargeait sans pitié son petit âne avec des légumes pour les porter au marché. Un jour, il en mit tant, qu'on ne voyait même plus la tête du pauvre Martin. L'âne s'en alla en trébuchant. Le cruel jardinier marchait près de lui, ne pensant qu'au prix qu'on lui paierait ses salades et ses choux-fleurs.

Chemin faisant, il passa par une oseraie. "Oh! oh! dit-il, voici de bons liens pour mes fagots!" Et il fit une brassée de branches qu'il ajouta à la charge du pauvre Martin.

Plus loin, il trouva un fourré de noisetiers. "Quelle chance! fit-il. J'aurai ici, sans rien payer, des rameaux bien droits pour faire des tuteurs." Et il en coupa une trentaine, que Martin dut encore porter.

La chaleur devenait très forte. "Ma foi, dit le jardinier, nous ne sommes plus loin de la ville, Martin portera bien encore ma veste; ce n'est qu'un fêtu au bout du doigt."

Mais au même instant, Martin butta contre une pierre et s'affaissa. Quelques minutes après, il mourait, épuisé, écrasé et étouffé. "Voyez-vous, mon maître, gémit il avant de rendre le dernier souffle, l'âpreté au gain conseille toujours mal, et le manque de pitié n'est d'aucun profit."

L'AIG UILLE

—Pourquoi s'occupe-t-on si peu de toi dans le monde? disait un jour l'épingle à l'aiguille. Tu travailles sans cesse, glissant sans bruit, et ne t'arrêtes jamais pour recevoir des éloges. Lorsqu'une jolie robe est terminée, qui pense à l'aiguille qui l'a cousue? Les trous mêmes que tu fais sont si petits qu'ils se referment derrière toi.

—Je suis heureuse d'être utile, répliqua l'aiguille, et je n'ai pas besoin de louanges. Si je ne reste pas dans mon ouvrage, je laisse derrière moi un fil qui montre que j'ai été utile!

Tâchons d'agir sans bruit, comme la modeste aiguille. Faisons le bien en passant, et laissons derrière nous le souvenir de nos bonnes actions.

MOTS D'ENFANTS

L'autre jour, bébé était à table; papa lui dit:

—Bébé, si tu fais encore des taches à ta serviettes, comme hier, tu sortiras de table.

—C'est bien simple, répond ma soeurette, mon bon petit papa, ne me mets plus de serviette; comme cela elle ne sera pas tachée.

* * *

Quand elle n'avait que quatre ans, ma soeur Marie-Louise, ayant été méchante, maman lui dit :

—Prends garde! le diable va te jouer un tour!

—Oh! pas de danger! répondit-elle, il est auprès des francs-maçons.

* * *

Marie, qui a neuf ans et demi, revenait de la promenade avec un bouquet de violettes qu'elle avait acheté pour maman; elle dit en présence de bébé :

—J'ai acheté des violettes pour guérir maman.

Consuelo, qui a trois ans, répond:

—Ce n'est pas avec des fleurs qu'on guérit maman, c'est en étant très sage et en priant beaucoup le Jésus.